Etudes Francophones
Vol. 26, numéros 1 & 2

(É)Migration et imaginaire social africain dans *Le ventre de l'Atlantique*[1] de Fatou Diome : Construction discursive et référence au mythe de l'*Odyssée*

Jean-Christophe Kasende
Dalhousie University

> « Comment nier qu'il y a un rapport personnel entre un critique (ou même tel moment de sa vie) et son langage ? Mais c'est là précisément une détermination que la critique de signification recommande de dépasser : nous ne choisissons pas un langage parce qu'il nous paraît nécessaire mais nous rendons nécessaire le langage que nous choisissons. Face à son objet, le critique jouit d'une liberté absolue ; reste seulement à savoir ce que le monde permet d'en faire. Si, en effet, la critique est un langage – ou plus exactement un métalangage –, elle a pour sanction, non la vérité, mais sa propre validité, et n'importe quelle critique peut saisir n'importe quel objet ; cette liberté de principe est cependant soumise à deux conditions, et ces conditions, bien qu'elles soient internes, sont précisément celles-là qui permettent au critique de rejoindre l'intelligible de sa propre histoire : c'est que d'une part le langage critique qu'on a choisi soit homogène, structuralement cohérent, et d'autre part qu'il parvienne à saturer tout l'objet dont il parle. » (Barthes 270)

Face au jugement du monde, tout aussi libre et absolu, de sanctionner notre langage critique, non pas en tant qu'exercice de vérité mais de validité, jusqu'à quelle limite du permissible pouvons-nous user de notre « liberté absolue » pour tenter de conférer une signification à l'imaginaire social africain de la migration en littérature de l'Afrique subsaharienne et aux récits africains de migration par rapport au modèle 'originel' du mythe de l'Odyssée représenté par Ulysse ?

Alors que dans la vie réelle « l'immigration est devenue un enjeu majeur de la vie politique et sociale des sociétés économiquement développées[2]», dans la littérature francophone de l'Afrique subsaharienne, depuis plus d'une vingtaine d'années déjà, la problématique de la migration s'impose comme l'une des nouvelles légitimités du roman africain postcolonial. Le lien historique, donc linguistique et culturel, rattachant la France aux pays francophones de l'Afrique subsaharienne, a contribué à l'émergence de ce phénomène sociopolitique et économique. Ce dernier a favorisé le développement d'un imaginaire social du sujet africain concernant le rapport entre le lieu d'origine et l'« Ailleurs ». Le rapport du sujet émigrant à l'« Ailleurs » est conditionné par son statut social et familial dans son pays d'origine, mais aussi par la disparité entre la situation socio-économique de ce dernier et celle du pays d'accueil. Très souvent en effet, des régimes politiques autoritaires, injustes et corrompus entretiennent une insécurité psychologique et une précarité économique endémique qui plongent les populations dans le désespoir. En évoquant dans son ouvrage cet aspect du problème, Albert Memmi constate que « s'il fallait établir un classement, l'Afrique noire viendrait en tête pour cette simultanéité destructrice de la pauvreté et de la corruption » (23). Dans le

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

contexte de l'Afrique subsaharienne représenté dans le roman de Fatou Diome, cette atmosphère sociale faite de pauvreté, de corruption, d'insécurité, de précarité et de désespoir alimente un imaginaire sociale qui fait de l'« Ailleurs » un Eldorado et de la migration l'une des voies privilégiées de survie, de la réussite individuelle et de la promotion sociale. L'« Ailleurs » rêvé c'est l'ancienne métropole, en l'occurrence la France, et par transitivité tout pays occidental. Il est donc établi que la migration

> concerne davantage encore les écrivains francophones issus des anciens empires coloniaux, dont beaucoup ont été confrontés au déracinement de l'exil. Que ce soit pour faire des études en France, pour fuir des régimes totalitaires qui les rendaient indésirables dans leur propre pays, pour des raisons économiques ou par convenance personnelle, ils sont en effet nombreux à avoir vécu et à continuer de vivre l'exil qui est à la fois rupture brutale et expérience nouvelle. (Albert 9)

C'est de la confrontation entre l'expérience du pays d'origine du sujet immigrant et celle du pays d'accueil qu'émerge une nouvelle conscience historique africaine. C'est donc en arrivant à la métropole, souvent clandestinement, que l'immigré « va apprendre que l'Eldorado, décrit par ses correspondants, la terre promise si ardemment convoitée, n'est plus ce qu'elle était. L'embauche y est moins assurée, les contrôles policiers sont plus serrés ; il va devoir affronter un étonnant cercle vicieux : pour obtenir du travail il faut posséder la carte de séjour, pour obtenir la carte de séjour il faut posséder un emploi » (Memmi 95-6).

Envisagées telles quelles dans le contexte de l'Afrique subsaharienne, ces quelques données essentielles jettent les bases d'une structure théorique de ce que l'on appelle aujourd'hui la littérature migratoire. Il importe de souligner que le sujet migrant reproduit par analogie sémantico-structurelle la figure déjà instituée et lexicalisée d'Ulysse, le héros voyageur et errant, dont la longue absence n'a cessé de susciter chez son épouse Pénélope l'espoir du retour qui devait combler son attente. Comment ce schéma de la poétique originelle, mettant en scène un héros voyageur qui s'absente par devoir social ou, en l'occurrence, par obligation familiale, sert-il de fondement à la structure narrative de ce roman de Fatou Diome? Des interrogations orientant l'analyse vers d'autres pistes de recherche sont envisageables : en quoi le roman, par sa structure narrative, est-il une poétique de l'éveil d'une nouvelle conscience historique africaine, et quelle stratégie l'auteur utilise-t-il pour donner à son récit cette nouvelle dimension didactico-initiatique ? Pour répondre à ces questions, toutes constitutives du fil conducteur de cette étude, la réflexion doit s'articuler logiquement sur trois points essentiels : la migration et l'imaginaire social, la poétique migratoire et sa structure d'affiliation ou de désaffiliation par rapport au modèle originel, la poétique de l'éveil d'une nouvelle conscience historique africaine par la stratégie didactique et initiatique.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

1. Migration et construction discursive

1. 1. *L'absence ou l'éloignement par obligation sociale*

Le mariage de Salie avec un expatrié français et son départ pour la France en compagnie de son mari confèrent déjà à ses parents notoriété et respectabilité. Dans la famille de l'héroïne, l'espoir s'installe durablement, entretenu chaque jour par *l'absence et l'éloignement* prolongés de celle qui a émigré. Ce mariage de l'héroïne avec un Français et son séjour en Europe correspondent presque terme à terme au schéma originel de ce qui se conçoit en littérature migratoire comme structure isotopique traditionnelle, à savoir l'absence et l'éloignement du sujet émigré par obligation familiale ou devoir social. Le refus de Salie, malgré ses souffrances, de retourner au Sénégal (dans son île natale de Niodior) après avoir été abandonnée par son mari dont les parents n'ont pas voulu d'une femme noire comme brue, s'inscrit dans ce schéma traditionnel contraignant le sujet africain immigré en Occident non seulement à perpétuer l'espoir des membres de sa famille par son absence et son éloignement du lieu d'origine, mais aussi à la réussite pour la promotion sociale de sa famille. En effet, comme l'affirme Salie elle-même dans le roman, « on meurt seul en cours de route, mais on part souvent à l'aventure pour les autres » (240). Le récit de migration de l'homme de Barbès, un personnage du roman, est une illustration de tous ces aspects de l'imagerie relative aussi bien à la promotion sociale de la famille qu'à l'absence et à l'éloignement prolongés de l'émigré pour soutenir l'espoir des siens. Quelques phrases résument le cheminement classique :

> Natif de l'île, gavé du couscous de sa mère et indigné par la pauvreté de son père, il avait d'abord usé ses muscles saillants dans les fonds de cale qu'il vidait au port de Dakar. [...] Pour l'encourager ou mieux le pousser au suicide, la voix fatiguée mais ineffaçable de son père lui revenait en écho : *N'oublie jamais, chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !* [...] Puis, un jour, ses parents avaient fait lire à l'instituteur une lettre venue de France.
> - Hein ! Notre fils est en France ! s'était exclamée la mère sous le regard amusé de monsieur l'instituteur.
> - Ah han ! *Allah Akbar !* Allah est grand ! *Alhamdoulilah !* Merci Allah, avait dit le père, trois fois, avec plus de retenue. (30)

Le récit informe par la suite qu'en effet l'homme de Barbès a effectué plusieurs voyages de retour à son île natale pour y passer seulement un mois après deux ans passés en France. C'est donc seulement « à son septième voyage [que] l'homme de

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

Barbès se construisit une boutique bien approvisionnée à l'entrée de sa demeure et s'installa définitivement au village » (33). Et comme pour compléter le tableau descriptif du schéma de l'aventure migratoire, la narratrice ajoute, en parlant de l'homme de Barbès : « Devenu l'emblème de l'émigration réussie, on lui demandait son avis sur tout, les visages se faisaient polis à sa rencontre, même le sable se lissait au passage de ses longs boubous amidonnés » (33). Aussi Salie est-elle consciente de cette exigence que l'attitude de son jeune frère Madické lui rappelle. Réfléchissant à haute voix sur d'incessantes recommandations de ce dernier, elle livre au lecteur les motifs de sa soumission aux ordres de son frère qui « s'obstinait à [l]'imaginer repue, prenant [ses] aises à la cour de Louis XIV » (45) : « Il m'avait vue, confie-t-elle, partir au bras d'un Français après de pompeuses noces qui ne laissaient rien présager des bourrasques à venir. Même informé de la tempête, il n'en mesurait pas les conséquences (43).

C'est donc liée par cette espèce de contrat d'espérance perpétuelle du fait de son mariage avec un Français, que l'héroïne est condamnée à l'obligation d'assistance à ceux qu'elle a quittés, et qui dit obligation d'assistance dit obligation de réussite. C'est, entre autres, la raison pour laquelle Salie décide de rester en France après l'échec de son mariage avec l'expatrié français. « Seule [...], dit-elle, décidée à ne pas rentrer la tête basse après un échec que beaucoup m'avaient joyeusement prédit, je m'entêtais à poursuivre mes études » (43). L'obligation d'assistance qui incombe à l'héroïne est d'autant plus contraignante qu'elle se double d'un sentiment de rachat. En effet, sa décision unilatérale de continuer à poursuivre ses études en Europe, à l'âge où toutes ses camarades restées au pays participent à l'entretien de leurs familles, augmente sa responsabilité vis-à-vis des siens. Son choix singulier la met dans une situation où elle doit se racheter constamment. C'est en ce sens qu'il faut la comprendre lorsqu'elle essaie d'expliquer au lecteur le langage impératif de son frère tout en réagissant aux ordres que ce dernier lui donne :

> Ayant choisi un chemin complètement étranger aux miens, je m'acharnais à tenter de leur en prouver la validité. Il me fallait « réussir » afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens. Cette obligation d'assistance est le plus gros fardeau que traînent les émigrés. Mais, étant donné que notre plus grande quête demeure l'amour et la reconnaissance de ceux que nous avons quittés, le moindre de leurs caprices devient un ordre. (44-5)

1. 2. *La construction de l'imaginaire social africain*

En tant que roman de la migration, *Le Ventre de l'Atlantique* présente une structure narrative basée, en grande partie, sur l'imaginaire social né du rapport entre le sujet africain candidat à l'émigration et son milieu d'origine. Le texte du roman est

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

truffé d'allusions, anecdotes et témoignages qui sont autant d'indices et de constructions populaires du mythe de la France comme lieu de rêve pour l'immigration, comme symbole d'un « Ailleurs » parfait. Cet imaginaire social lié à l'immigration est également construit sur le mythe de la réussite facile, voire sans effort. Les séquences narratives le confirmant et l'infirmant se côtoient dans le roman, sans que l'appel à la prudence et à la prise de conscience du danger soit facilement entendu par les candidats au voyage. Ou plutôt, l'éclat de quelques « emblèmes de l'émigration réussie » est tellement éblouissant qu'il aveugle les jeunes footballeurs de l'île sur la réalité profonde et complexe du phénomène. Ainsi, les obsèques de Moussa, un des leurs, victime de l'immigration, se déroulent comme un constat contradictoirement malheureux pour l'instituteur Ndétare, conseiller-entraîneur des jeunes footballeurs de l'île et partisan de la rhétorique anti-émigration, à cause de la présence sur le lieu du deuil d'un Wagané Yaltigué, alias El Hadji. Cet ancien émigré « installé maintenant en ville où il avait plusieurs villas », est « le natif de l'île le plus fortuné » (120). Faisant allusion aux jeunes footballeurs de l'île en quête de modèle pour soutenir leur rêve, la narratrice poursuit : « au grand dam de l'instituteur, le décès de Moussa, au lieu de décourager les jeunes, leur avait permis d'approcher un homme dont la réussite justifiait amplement leur désir d'émigrer » (124). De plus, la description hyperbolique que le récit fait du personnage de Wagané Yaltigué, comme détenteur ou incarnation d'une fortune exhibée, accrédite l'imaginaire social et, par le fait même, justifie le rêve des jeunes concernant l'immigration en France :

> Avec ce titre honorifique d'El-Hadji, ses trois femmes et ses nombreuses pirogues de pêche, toutes équipées de puissants moteurs, Wagané briguait le rang de notable. Ses pirogues suscitaient l'admiration de ces jeunes footballeurs, tous fils de pêcheurs. Cet homme incarnait, à leurs yeux, la plus belle des réussites. Wagané le savait et s'en délectait. À chacun de ses mouvements, le bruissement de son grand boubou de basin, bien amidonné, rappelait aux villageois tout ce que la vie tenait hors de leur portée : la fortune. Il savait aussi qu'en comptant les jaloux et les haineux, ses ennemis étaient au nombre des poils de sa barbe. Alors, pour attiser leur convoitise, il retroussait de temps en temps les manches de son boubou, découvrant une montre en or qui lançait des reflets moqueurs dans les yeux envieux. Au moment du déjeuner, face à ses voisins autour du bol, Wagané enfournait ses bouchées avec assurance. À la différence de certains, qui baissaient pudiquement la tête, soit pour respecter le deuil, soit pour cacher des dents jaunes ou une mâchoire dégarnie, lui découvrait effrontément ses dents en or. (120-1)

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

Par ailleurs, la magie de la télécommunication exacerbe le rêve et le mythe de l'« Ailleurs ». Le roman s'ouvre sur un match opposant l'Italie au Pays-Bas, pendant le championnat européen du football. Le match est suivi simultanément à la télévision, grâce à la liaison satellitaire, par Salie, la narratrice installée en France, et Madické, son jeune frère resté en Afrique, dans son île natale de Niodior. C'est Salie, messagère dévouée de son jeune frère auprès du lecteur pris à témoin, voire parfois interpellé, qui est dans ce roman la conscience parlante. C'est par elle que tous les sentiments et tous les rêves du jeune Madické, surnommé Maldini, sont décrits, interprétés et évalués. Madické espère fermement l'aide de sa sœur pour aller en Europe et réaliser son rêve de devenir un jour comme son idole, le vrai Maldini de l'équipe italienne. Le paragraphe incipitaire, les premières pages, ainsi que tout le premier chapitre du roman servent à planter le décor qui renseigne le lecteur sur la passion contagieuse de Madické pour le football, sa préférence pour l'équipe d'Italie et son rêve obsessionnel d'aller en Europe. Cette passion de Madické pour le football et son admiration pour le joueur italien sont en quelque sorte une mise en abyme du récit de migration construit par Fatou Diome. Comme une mère qui épouse les faiblesses de son enfant afin de pouvoir l'éduquer, Salie, l'héroïne narratrice, intériorise jusqu'à faire siens les passions, les rêves et les sentiments de son frère resté au pays pour mieux le comprendre et le guider vers la découverte de la vérité. En suivant ce match opposant l'Italie au Pays-Bas, elle imagine les sentiments et les appréhensions de son frère pour les assumer et les partager avec le lecteur. L'extrait suivant exprime son aveu en ce sens :

> Chaque fois que les reporters crient le nom de Maldini, un visage se dessine sur l'écran. À quelques milliers de kilomètres de mon salon, à l'autre bout de la Terre, au Sénégal là-bas, sur cette île à peine assez grande pour héberger un stade, j'imagine un jeune homme rivé devant une télévision de fortune pour suivre le même match que moi. Je le sens près de moi. Nos yeux se croisent sur les mêmes images. Battements de cœur, souffle, gestes de joie ou de désarroi, tous nos signes émotionnels sont synchronisés la durée d'un match, car nous courons derrière le même homme : Paolo Maldini. (14-15).

Narratrice omnisciente par rapport à ce qu'elle sait au sujet de son frère dont l'histoire est faite d'un rêve fixe et d'une passion brûlante, Salie est également narratrice autodiégétique par rapport à sa propre histoire. De plus, imprégnée de l'imaginaire social de son île natale et de son pays tout entier, le Sénégal, elle se trouve maintenant en France qu'elle a déjà commencé à mieux connaître, après y avoir passé dix ans. Ces deux attributs la mettent dans une position privilégiée en faisant d'elle le parfait carrefour et la caisse de résonance de ces deux milieux. Lorsqu'elle imagine le rassemblement des habitants de son île natale chez l'homme de Barbès pour suivre le match à la télévision, c'est avec une maîtrise parfaite du récit du village qu'elle nous

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

présente ce qui se passe dans l'esprit des gens là-bas, plus particulièrement dans la tête de son jeune frère. Ainsi, pour livrer un aspect de l'imaginaire social de son île, Salie dévoile au lecteur les idées secrètes qui traversent l'esprit de son frère. En effet, pour oublier l'odeur fétide du poisson qui s'exhale du corps du vieux pêcheur et ne pas se laisser incommoder, Madické décide de s'évader mentalement, « il se concentre et s'imagine là-bas, loin du vieux pêcheur, là où se joue le match » (23). Le rassemblement des habitants de l'île autour de la télévision de l'homme de Barbès et la magie de l'image exacerbent le rêve de l' « Ailleurs », confirmant ainsi en quelque sorte l'imaginaire social. On le voit bien, la simple représentation mentale du lieu l'immigration procure une certaine satisfaction à Madické qui en arrive même à oublier « l'odeur [insupportable et incommodante] du vieux pêcheur » en se projetant mentalement loin de lui, c'est-à-dire « là où se joue le match » en Europe. Dopé aussi bien par le récit de l'homme de Barbès que par ce qu'il voit à la télévision, Madické, comme tous les autres jeunes, apprentis footballeurs de l'île, n'a qu'une idée en tête : partir pour l'Europe. Et comme dirait Albert Memmi dans son *Portrait du décolonisé* en parlant du candidat à l'immigration et de ses pulsions de survie : « pour un peu, il se jetterait face contre terre pour baiser le sol de ce qu'il croit être un nouvel Eldorado » (94). De plus, l'ailleurs dans l'imaginaire social et le récit de migration sont en quelque sorte représentés symboliquement par le désir de Madické d'être « là où se joue le match », mais aussi par celui des enfants attirés par la publicité de la glace Miko. Comme conclut Salie elle-même : « Cette glace, ils [les enfants] rêvent de la gober comme Madické rêve de serrer la main de Maldini » (20).

Mais pour l'héroïne, après avoir déjà passé dix ans en Europe, celle-ci a fini par lui révéler son vrai visage. Le fait de pouvoir confronter son passé africain à son expérience présente en Europe, lui permet de vivre la réalité et de mesurer le fossé qui sépare cette dernière de toutes les constructions de l'imaginaire social de son pays natal. L'Europe, notamment la France en tant que simple « Ailleurs » rêvé devient pour elle un lieu de sa prise de conscience et donc de la découverte de la vérité. Ainsi, lorsqu'au bout de plusieurs années passées en Europe, elle avoue qu'en « heurtant le bitume » là-bas, ses « pieds emprisonnés se souviennent de leur liberté d'antan, de la caresse du sable chaud, de la morsure des coquillages et de quelques piqûres d'épines qui ne faisaient que rappeler la présence de la vie jusqu'aux extrémités oubliées du corps » (13), on a la nette impression de réentendre dans cette expérience de Salie en Europe, l'écho de la réflexion déjà consacrée et presque lexicalisée de Senghor sur la valeur initiatique de son voyage en France. Senghor affirmait en son temps en effet, qu'en s'ouvrant aux autres, Paris l'avait ouvert à la connaissance de lui-même. Cette expérience senghorienne introduit plus loin le troisième point de cette étude.

C'est du même phénomène de construction de l'imaginaire sociale qu'il s'agit dans une étude récente menée sur « le désir de l'ailleurs » caractérisant un groupe de jeunes personnages dans le roman d'Andreï Makine. Dans ce roman, « les trois

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

jeunes gens [Dimitri et ses deux camarades Samouraï et Outkine] vivent leur adolescence de manière particulièrement intense, peut-être parce que leurs conditions de vie sont dominées par le manque », et que « leur insatisfaction, leur curiosité, leur âge, tout les pousse à vivre dans le rêve, à se vivre ailleurs » (Gonfond 260). Prisonniers de leur île natale de Niodior et victimes de toutes sortes d'insatisfaction, Madické et ses camarades, dans le roman de Fatou Diome, s'abreuvent de belles images des matches de football transmises à la télévision pour nourrir leur rêve occidental. Enfermés dans leur petit village « au fond fin de la Sibérie orientale », minés par toutes sortes de privation, Dimitri et ses deux camarades, dans le roman d'Andreï Makine, découvre le cinéma français de Jean-Paul Belmondo qui féconde leur rêve de l'Occident. Dans les deux cas, « l'Occident, en somme, ne signifie que par défaut : c'est tout ce qu'ils ne sont pas. Il représente une attente, celle de la transfiguration » (Gonfond 204). Dans ces deux univers presque carcéraux, la fadeur de la routine et l'immobilité alimentent le désir de «l'Ailleurs » et ce dernier féconde à son tour la construction de l'imaginaire social. L'une située à l'extrême est de la Russie, l'autre encastrée dans le ventre de l'Atlantique, la Sibérie orientale et l'île sénégalaise de Niodior sont choisies par les deux écrivains pour représenter des lieux naturels de relégation; elles symbolisent la clôture, l'éloignement, la solitude, le manque; elles sont périphériques donc obscures et ternes par rapport aux centres illuminés et vivants que sont l'Occident mythique et les villes capitales du monde construites à son image; elles sécrètent une existence sommaire, marquée par l'insatisfaction. Dans ces lieux de manque par excellence, l'individu, comme installé dans un train en marche vers des promesses vagues et incertaines, se projette constamment vers un « Ailleurs » inconnu et tentent d'échapper à son destin par le rêve et l'imagination. La situation des adolescents de l'île de Niodior est encore plus tragique, car au manque et à l'insatisfaction s'ajoutent des obligations à remplir. En effet, ils « ne reçoivent que des bouches à nourrir en guise d'héritage. Malgré leur jeune âge, beaucoup sont déjà à la tête de familles nombreuses et on attend d'eux ce que leurs pères n'ont pas réussi : sortir les leurs de la pauvreté » (Diome 182).

2. Poétique migratoire et mythe de l'*Odyssée* : correspondance et désaffiliation

En tant que récit construit sur la poétique migratoire, *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome peut être lu à la lumière du mythe de l'*Odyssée*. Envisagé sous cette perspective, le roman introduit en littérature africaine de migration, voire en littérature migratoire tout court, non seulement des modalités discursives nouvelles mais également un schéma narratif en rupture avec la référence traditionnelle qu'est l'*Odyssée*. En effet, l'analogie schématique entre les deux récits s'arrête à la logique de l'obligation d'assistance exprimée formellement chez Fatou Diome, et qui correspond, chez Homère, à l'obligation du retour devant nourrir l'espérance et combler l'attente inhérente aux récits de voyage ou d'émigration. Dans le récit homérique, Ulysse, le

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

voyageur errant, n'a qu'une seule obligation : celle de combler l'attente de Pénélope par sa présence après une longue absence ; le retour symbolise, en l'occurrence, le traditionnel cadeau de voyage. Dans le roman de Fatou Diome, Salie, l'héroïne émigrée et Madické, son jeune frère vivant dans l'attente, représentent respectivement, par analogie fonctionnelle ou statutaire, Ulysse et Pénélope. Mais, tandis que dans le récit homérique, Pénélope s'installe dans la simple attente du retour d'Ulysse, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, Madické, ne se contente pas de vivre dans l'attente pure et simple du retour de sa sœur ; il exprime plutôt le désir de rejoindre cette dernière en Europe, dans son lieu d'immigration. En d'autres termes, l'obligation d'assistance qui incombe à l'héroïne comme sujet émigré, se double, dans ce deuxième cas, de celle de combler l'irrépressible désir d'émigration de son jeune frère. Cette espérance supplémentaire devient une « surenchère de l'attente » qui instaure un nouveau rapport entre le voyageur émigré et les parents sédentaires dépendants restés au pays d'origine. C'est cette surenchère de l'attente, naïve et parfois utopique, qui pousse le sujet émigré à devenir l'éveilleur d'une conscience nouvelle et le dénonciateur des mensonges dont sont embellis certains récits de l'immigration. La surenchère de l'attente est ici une nouvelle dimension poétique de la littérature migratoire. Elle instaure un nouveau rapport (didactique) entre les deux instances de la chaîne migratoire, c'est-à-dire l'« Ailleurs » et le lieu d'origine, Ulysse et Pénélope, l'émigré et le(s) membre(s) sédentaire(s).

Avec cette surenchère de l'attente se traduisant ici par la nouvelle figure de Pénélope qui s'invite dans l'île de la nymphe Calypso, si l'on peut s'exprimer ainsi, Fatou Diome exploite en la poussant jusqu'au bout la logique de l'imaginaire social. Ce faisant, elle bouscule la tradition odysséenne et inscrit le roman africain dans le processus infini de la modernité. En effet, en affirmant que « le roman est une vie prise en tant que livre» (Robert 11), Novalis reconnaît implicitement qu'une fois la dynamique enclenchée, la vie et le roman, la réalité et la fiction s'enrichissent mutuellement, inscrivant ainsi le roman dans « le mouvement d'une littérature qui, perpétuellement en quête d'elle-même, s'interroge, se met en cause, fait de ses doutes et de sa foi à l'égard de son propre message le sujet même de ses récits » (11). Par ailleurs, la modernité en tant qu'affirmation de nouvelles légitimités en littérature africaine, comme en littérature tout court, s'exprime également dans *Le Ventre de l'Atlantique* par ce que l'on pourrait appeler l'inversion des fonctions sociales dans les rapports entre les sexes. Fatou Diome, un peu comme Mudimbe, introduit cette inversion fonctionnelle dans la structure schématique de ce récit de voyage par devoir sociale ou familiale. En effet, le rôle d'Ulysse est attribué ici à Salie, l'héroïne du roman; c'est elle qui, pour éviter à sa famille la honte que représentait sa naissance illégitime, accepte d'épouser un expatrié français qui va se séparer d'elle à leur arrivée en France. Madické, le jeune frère de l'héroïne, bien que « mâle » à la fois conscient de l'être et imbu de son statut d'homme par rapport à sa sœur, est réduit, dans cette structure

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

odysséenne quelque peu rénovée, ou plutôt désaffiliée, au rôle de Pénélope condamnée à l'attente du retour d'Ulysse, malgré sa prétention à quitter le lieu d'origine pour l'« Ailleurs » rêvé. Il s'instaure un nouveau rapport entre les sexes par l'inversion des fonctions sociales; et l'inversion sociale peut être retenue dans ce roman comme un deuxième aspect de désaffiliation de sa structure par rapport au modèle originel.

La proposition de Salie d'envoyer à son frère Madické une somme d'argent au pays, pour l'encourager à ouvrir une boutique sur place et à renoncer à son rêve d'aller en Europe, donne lieu à cet échange conversationnel témoignant de la désaffiliation du récit par rapport à la structure originelle :

> - Si tu trouves que c'est mieux de se débrouiller au pays, pourquoi ne reviens-tu pas, toi? Viens donc prouver par toi-même que tes idées peuvent marcher. Cette terre où tu veux me garder, oui, cette terre, ça te dit encore quelque chose, à toi? Mais non, Mademoiselle ne se sent plus chez elle ici. Tu veux que je reste ici, et toi, pourquoi t'es partie?
> - Réfléchis, dit Salie, et donne-moi ta réponse. Je garde l'argent encore quelques semaines; après, si tu n'en veux pas, j'en ferai autre chose. Quant aux vraies raisons de mon départ, ce serait trop long au téléphone, tu n'as qu'à demander à la grand-mère, elle t'expliquera, salut. (223-4)

Après cet échange qui promet l'explication de vraies raisons de son départ, Salie explicite la cause de son refus du retour au pays natal lorsqu'elle dit : « La grand-mère expliquerait sans doute à Madické pourquoi je préfère l'angoisse de l'errance à la protection des pénates » (225). Et quelques lignes plus loin sur la même page, le lecteur découvre que l'héroïne a choisi la voie de l'émigration sans retour pour épargner à sa famille l'humiliation que suscitait chaque jour le souvenir de sa naissance d'une union illégitime : « Petite déjà, incapable de tout calcul et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que *partir* serait le corollaire de mon existence. Ayant trop entendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible, dit-elle. » (225). Ce choix délibéré de Salie, du statut d'« Exilée en permanence », d'émigrée sans projet de retour, est un troisième élément de désaffiliation par rapport à la structure odysséenne originelle des récits de migration, d'éloignement ou d'absence du lieu d'origine par obligation familiale ou sociale. Ces trois éléments de désaffiliation (surenchère de l'attente, inversion fonctionnelle et renonciation au retour) sont autant d'aspects de nouvelles légitimités dans l'évolution de la littérature africaine postcoloniale. Des légitimités affirmées aussi bien par rapport à la tradition occidentale de récits de migration d'obédience odysséenne que par rapport à la tradition africaine fondée sur l'assignation figée des rôles de l'homme et de la femme.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

3. L'émergence d'une nouvelle conscience historique africaine

Selon le point de vue adopté dans cette étude, la nouvelle conscience historique africaine signifie l'idée que le sujet africain a des relations conflictuelles ayant prévalu depuis la rencontre de l'Afrique et de l'Occident. Aron[3] définit la conscience historique comme étant la « conscience d'une dialectique entre tradition et liberté ». Pour l'auteur, cette dialectique illustre « le caractère prométhéen de la réalité historique »; elle permet aux humains d'éviter de subir le destin, et d'être, face aux traditions établies, « capables de les comprendre, donc de les accepter ou de les rejeter ». Dans le processus de l'évolution d'une société en relation avec elle-même et avec les autres dans le temps, la nouvelle conscience historique est la (re)découverte du monde, grâce à une relecture de l'histoire imposée par le présent, comme une réalité différente de celle véhiculée jusque-là ; c'est la récusation, grâce aux données du présent, d'un passé se révélant partiellement ou totalement faux, mensonger ou mal compris; c'est « l'élimination d'un passé par la conscience historique qu'un nouveau présent prend de lui-même » (Jauss 161). Dans le cas de l'Afrique, la conscience historique dite 'nouvelle' l'est, d'une part, par rapport à l'espace chronologique s'étendant entre la négritude militante et les indépendances africaines, et, d'autre part, par rapport à l'imaginaire social dont les clichés, nés du désenchantement, se sont installés durablement après les indépendances, pour justifier en quelque sorte le néo-colonialisme à la fois économique et mental. Ainsi, comme en témoigne la séquence suivante du récit de la narratrice dans *Le Ventre de l'Atlantique*, même longtemps après les indépendances, la France, en tant qu'ancienne métropole, reste encore un lieu mythique de promotion sociale, un « Ailleurs » fascinant, pour les jeunes Sénégalais de l'île de Niodior, mais aussi pour la plupart des citoyens des pays anciennement colonisés par elle :

> Pourtant, la télévision montrait aussi d'autres grands clubs occidentaux. Mais rien à faire. Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs [sénégalais] vénéraient et vénèrent encore la France. À leurs yeux, tout ce qui est enviable vient de France. Tenez, par exemple, la seule télévision qui leur permet de voir les matches, elle vient de France. Son propriétaire, devenu notable au village, a vécu en France. L'instituteur, très savant, a fait une partie de ses études en France. Tous ceux qui occupent des postes importants au pays ont étudié en France. Les femmes de nos présidents successifs sont toutes françaises. Pour gagner les élections, le Père-de-la-nation gagne d'abord la France. Les quelques joueurs sénégalais riches et célèbres jouent en France. Pour entraîner l'équipe nationale, on a toujours été chercher un Français. Même notre ex-président, pour vivre plus longtemps, s'était octroyé une retraite française.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

> Alors, sur l'île, même si on ne sait pas distinguer, sur une carte, la France du Pérou, on sait en revanche qu'elle rime franchement avec chance. (52-3)

Dans l'extrait ci-dessus, Salie, l'héroïne narratrice, constate objectivement quelques évidences fondatrices de l'imaginaire social sénégalais. Ce constat objectif rend en quelque sorte l'espace évaluatif et normatif indécidable. Il tend « à provoquer le suspens du jugement du lecteur, à provoquer un horizon d'attente problématique » (Hamon 117). Mais l'indécidabilité est levée par la suite du récit, mais aussi par la structure narrative globale. En effet, bien qu'il s'agisse des évidences, car les faits évoqués sont avérés et incontestables, la narratrice les mentionne avec une certaine distanciation ironique. En effet, la validité toute relative de ces faits contingents contraste avec le caractère à la fois absolu et hyperbolique de la conclusion ainsi formulée par la dernière phrase de l'extrait. Cette conclusion et les prémisses qui l'appellent sont assumées par ceux que la narratrice désigne globalement par le pronom indéfini « on », notamment les jeunes niodiorois, apprentis footballeurs. Ces derniers, en tant que représentants de la génération montante, ont reçu en héritage des faits historiques et un savoir qui alimentent chaque jour leur rêve d'une France qui « rime avec la chance ». Quant à la réalité, elle est loin de recouper le rêve de ces jeunes. Et c'est grâce aux leçons tirées de sa propre expérience comme immigrée en France, mais aussi à la découverte de la vérité sur la face cachée du succès d'anciens « venus de France », que Salie passe pour une éveilleuse de conscience, de la nouvelle conscience historique africaine. Par rapport aux jeunes joueurs de son île natale en effet, elle est la seule à savoir que le récit du séjour parisien de l'homme de Barbès, cité comme étalon en tête de l'énumération parce que propriétaire « de la seule télévision » du village, est un tissu de mensonges. Elle est également la seule à savoir que cet arriviste « devenu notable au village » et « le meilleur ambassadeur de France » auprès des jeunes dont il attise le rêve, « avait été *un nègre à Paris* et s'était mis, dès son retour, à entretenir *les mirages* qui l'auréolait de prestige » (88).

L'émergence d'une nouvelle conscience historique dans la perspective de la migration et de son imaginaire social en littérature africaine se fonde donc sur la découverte de la vérité. Celle-ci est le fruit du récit authentique de l'aventure migratoire. Comme on a pu le constater, le récit de migration dans le roman se raconte en deux versions. La version embellie de l'homme de Barbès n'est pas de nature à calmer les ardeurs des jeunes de l'île qui rêvent d'« aller bâiller devant la télévision en France pour toucher un salaire ». Les versions authentiques et objectives servies par Ndétare, confident de Moussa, et par Salie, contradictrice de l'homme de Barbès, rappellent aux jeunes niodiorois, tous candidats à l'émigration, que souvent, comme le chant de sirène, l'appel séduisant de l'« Ailleurs » conduit tout droit au sort tragique de leur camarade Moussa. Ce dernier fut en effet trafiqué en France par Jean-Charles Sauveur, « un découvreur » de jeunes talents africains du football ; il s'est trouvé jeté au

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

cachot, transformé en « araignée prise dans les fils de son destin malheureux ». L'histoire tragique du jeune Moussa structure l'argumentation rationnelle de Ndétare, ancien dirigeant du syndicat des enseignants dakarois relégué sur l'île pour ses idées progressistes, mais déterminé malgré tout à aider les jeunes de l'île à tempérer leurs ardeurs et ambitions démentielles. La France comme « Ailleurs », telle qu'elle est racontée par Salie et par Ndétare, l'instituteur, devient un lieu ou une étape rendant possible l'expérience initiatique susceptible de déverrouiller les portes de l'imaginaire pour mener à la découverte de la vérité et à l'éveil d'une nouvelle conscience historique africaine. Dans cette structuration commode du récit de migration en littérature africaine postcoloniale, l'expérience initiatique, dont découle la découverte de la vérité, est rendue possible par une stratégie de résistance qui permet à l'immigré de surseoir à son retour forcé ou volontaire.

3. 1. *Du sursis au retour à l'expérience initiatique*

« C'est en m'ouvrant aux autres que Paris m'a ouvert à la connaissance de moi-même », avait dit Senghor en son temps, en débarquant en France pour la première fois de son Joal natal. Le contexte n'est plus tout à fait le même et les moyens d'accéder à la promotion sociale se sont déjà diversifiés. L'ancienne métropole, elle, aujourd'hui plus qu'hier, continue de jouer le même rôle dans l'imaginaire social de toutes les générations qui, au Sénégal et en Afrique, ont suivi Senghor. L'exceptionnel destin de ce dernier, on le sait, a été déterminé en grande partie par le choix qui s'était porté sur lui pour l'octroi d'une bourse lui ayant permis de poursuivre ses études en métropole. Un peu comme Senghor, mais dans des contextes à la fois similaires et différents, Salie et Moussa dans *Le Ventre de l'Atlantique*, ne se font pas prier pour accepter les offres qui leur ont été faites de se rendre en France. Ainsi, dès que l'occasion s'est offerte à Salie (un mariage infructueux avec un coopérant français en fin de mandat) ou à Moussa (repéré par un « découvreur de jeunes talents en football » au nom significativement ironique de Jean-Charles Sauveur), ils se sont un peu considérés comme les élus d'un hasard heureux. Mais en vivant en France, Moussa et Salie se sont aperçus que l'ancienne métropole ne réserve pas d'accueil humanitaire et désintéressé aux Africains qui s'y rendent. Moussa l'avait constaté et vécu durant son bref séjour en France, au centre de formation où il a été placé quelque temps avant d'être reconduit à son pays pour défaut de performance escomptée en football :

> Sous l'œil paternel de Jean-Charles Sauveur, Moussa se sentait investi d'une mission sacrée. Il ne devait pas faillir, Sauveur attendait impatiemment qu'il confirme ses talents pour rentabiliser son investissement. Le soir, au centre, en regardant la télé, Moussa s'indignait de ce marchandage de joueurs et

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

> finissait par délirer sur les prix faramineux des transferts : le Réal Madrid a acheté ce gars à tant de millions de francs français ! La vache ! Combien cela peut-il bien représenter en francs CFA ? Au moins de quoi s'acheter cinq villas avec piscine sur la côte dakaroise ! Même s'il s'amusait à calculer en s'imaginant au cœur d'une telle transaction, ce procédé d'esclavagiste ne lui plaisait guère. Mais il n'avait pas le choix, il faisait maintenant partie du bétail sportif à évaluer. (97)

Quant à Salie, instruite par son expérience personnelle vécue durant son séjour en France, elle se croit investie d'une mission : mettre en garde les jeunes de son île natale contre leur entêtement à vouloir tenter l'aventure de l'émigration. Elle s'emploie à détourner de leur rêve presque démentiel son jeune frère Madické et ses camarades qui, tous, enivrés par le récit embelli et mensonger de l'homme de Barbès, croyaient pouvoir débarquer en France, même « les mains vides, sans papiers, en kamikaze » (175), pour y faire fortune. Et lorsque Madické, au nom de ses camarades rétorque à sa sœur que, eux aussi pourraient réussir en France par ce qu'« il y a des vieux qui vivent peinards au village maintenant [qui] ont réussi là-bas », Salie lui rappelle cette longue page de l'Histoire :

> - Détrompe-toi. Dans le temps, après la Seconde Guerre mondiale, ils accueillaient beaucoup de monde parce qu'ils avaient besoin d'ouvriers pour reconstruire le pays. Ils engageaient en masse des immigrés d'origines diverses qui, chassés par la misère, acceptaient d'aller tutoyer la mort au fond des mines de charbon. Beaucoup de ces gens ont payé des cotisations pour une retraite qu'ils ne toucheront jamais. Rares sont ceux qui ont vraiment réussi. Les Africains, toutes vagues confondues, vivent en majorité dans des taudis [...]. Leurs enfants, bercés par le refrain *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*, perdent leurs illusions lorsque, après un combat de longue haleine, ils se rendent compte que la naturalisation enfin obtenue n'ouvre pas davantage leur horizon. Le petit carton de nationalité ne se colle pas sur le front ! À moins de se tailler des tchadri dans le drapeau de Jeanne d'Arc, ils n'ont aucun moyen de convaincre les défenseurs de la préférence épidermique de leur légitimité tricolore. En Europe, mes frères, vous êtes d'abord noires, accessoirement citoyens, définitivement étrangers et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau. Alors, vous comprenez, il ne vous suffira pas de débarquer pour mener la vie de ces touristes qui vous font baver, en vous abandonnant leurs pacotilles *made in Paradis.* Maintenant, là-bas aussi il y a le chômage. De quels atouts disposez-vous qui puissent vous garantir d'y réussir ? (176)

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

Dans tous les deux cas, la France comme « Ailleurs » devient alors le lieu par excellence des expériences initiatiques partagées servant à la découverte de soi, et où se construit un discours véritablement libérateur parce que fondé sur des récits authentiques. Le rappel de cette page de l'Histoire relue sous l'éclairage de l'expérience initiatique vécue en France par Salie, prête à cette dernière un argument fort contre le désir indomptable de son jeune frère d'émigrer. Un peu comme Robinson Crusoé contraint par un nouveau naufrage au retour « à son heureux désert » (Laffont-Bompiani 773), Madické ne réussit pas à faire changer d'avis à sa sœur ni à obtenir d'elle ce qu'il souhaite pour émigrer de son île natale vers l'Europe. La robinsonnade comme représentation symbolique du roman d'apprentissage se fonde aussi sur l'isolement et le manque qui forgent le caractère du personnage central. En ce sens, « c'est d'abord la conquête de sa maturité qui fournit la trame du récit ; puis ce sont de plus en plus ses doutes, sa confusion, sa difficulté à se situer et à se rassembler, qui régissent la dérive du type » (Ricœur 21).

3. 2. *De l'expérience initiatique à la découverte de la vérité*

La découverte de la vérité découle des expériences vécues et racontées fidèlement par des personnages que le récit institue comme détenteurs d'informations fiables. La fiabilité de l'information est fonction de la confiance qu'inspire sa source validée par le récit. C'est en ce sens que dans le roman de Fatou Diome, Salie et Ndétare, deux instances qui assument le discours et le récit contre l'émigration des jeunes, sont deux sources accréditées. Salie s'est installée en France et son récit est le fruit de son expérience personnelle; le récit que Moussa a confié à l'instituteur avant de se suicider relève également de l'expérience personnelle vécue par le défunt durant son séjour en France. De plus, le personnage de Ndétare, qui en assume la transmission par délégation, jouit dans cet univers romanesque d'une autorité épistémique incontestable au même titre, sinon plus, que Salie établie maintenant en France; il est lui-même un ancien immigré en France; il a été le maître d'école de Salie et le conseiller-entraîneur de Moussa, aujourd'hui disparu, victime de l'imaginaire social. C'est donc en connaissance de cause que Ndétare, l'instituteur, s'érige en partisan de la rhétorique anti-émigration, et qu'il prend à son compte la poignante confidence du jeune et défunt apprenti footballeur Moussa, (alias Michel Platini de l'île), comme argument dissuasif. Ainsi, théoriquement parlant, en termes de vérité devant servir de base à l'éveil d'une nouvelle conscience, on peut affirmer que « dans la mesure où le narrateur se pose comme source de l'histoire qu'il raconte, il fait figure non seulement d'auteur mais aussi d'autorité » (Suleiman 90). Tous ancrés dans leurs expériences initiatiques, Salie et Ndétare, comme instances énonciatrices de récits, discours, jugements et interprétations anti-émigration, jouent le rôle que la théorie du roman assigne au type de narrateur qui « devient ainsi non seulement source de l'histoire mais aussi interprète

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

ultime du *sens* de celle-ci» (Jouve 203). L'émigration comme imaginaire social est ici une épistémè, au sens d'une « métasémiotique de la culture, c'est-à-dire [...] l'attitude qu'une communauté socioculturelle adopte par rapport à ses propres signes» (Greimas et Courtés 129). Pour le peuple représenté dans le roman par le groupe de jeunes apprentis footballeurs, l'émigration vers l'Europe, vers la France notamment, est un signe totalement positif, c'est-à-dire une métasémiotique à connotation absolument positive; tandis que pour Salie et Ndétare, elle est un phénomène dénotant réellement ce que représente toute aventure de cette nature, comportant quelque fois des chances de succès, mais aussi, en l'occurrence, ses risques et périls. C'est du choc de ses deux épistémès que jaillit la vérité. La vérité du roman devient alors notre vérité, c'est-à-dire celle du lecteur inscrit, mais aussi celle du lecteur idéal ou coopératif tout court. Celui-ci, en effet, « en vertu du pacte formel qui, dans le roman réaliste, lie le destinateur de l'histoire au destinataire » (Jouve 203), souscrit tacitement au « contrat fiduciaire » greimasien. De cette vérité qui, préexistante au roman, transite par ce dernier pour parvenir au lecteur, naît une nouvelle conscience historique. Selon Merleau-Ponty en effet, « la communication en littérature n'est pas simple appel de l'écrivain à des significations qui feraient partie d'un *a priori* de l'esprit humain : bien plutôt elles les y suscitent par entraînement ou par une sorte d'action oblique» (*La prose du monde* IV).

Conclusion

En tant qu'objet sémiotique construit, *Le Ventre de l'Atlantique* est le roman de l'éveil d'une nouvelle conscience historique africaine. La structure narrative de l'oeuvre est basée sur une stratégie de déconstruction d'un imaginaire social solidement établi à propos de l'émigration, grâce à la vérité nue de l'expérience initiatique. Par rapport au modèle originel de récit migratoire fondé sur le schéma odysséen, la surenchère de l'attente et l'inversion des fonctions sociales dans les rapports entre les sexes constituent une structure de désaffiliation. Celle-ci ajoute, sur le plan théorique, une dimension nouvelle à la poétique de la littérature de migration. La nouvelle conscience historique africaine dont il s'agit dans ce premier roman de Fatou Diome, naît par conséquent de la découverte du vrai visage de la migration comme « Ailleurs ». Au bout du processus narratif en effet, le protagoniste découvre les potentialités du lieu d'origine. Grâce aux réflexions, à l'intransigeance et à la proposition concrète, bref grâce à la stratégie narrative et discursive de déconstruction menée par Salie qui est installée en France, Madické est convaincu que la terre d'origine, l'Afrique symbolisée dans le roman par l'île sénégalaise de Niodior, peut procurer le vrai épanouissement, une fois prise en charge par ses habitants. Madické finira par découvrir que le vrai visage de la migration contraste avec la beauté réelle et les charmes irrésistibles d'une « France au féminin » qui séduit sans se laisser facilement séduire elle-même. La reconversion de Madické incarne symboliquement la nouvelle conscience historique de la Jeune Afrique.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

L'œuvre suggère en filigrane que le récit authentique de la migration rend possible la découverte de soi et de l'autre ; que le salut de l'Afrique réside aussi, il est vrai, dans le lien historique qui la rattache à la France, ancienne métropole et symbole de l'« Ailleurs » parfait, mais que la France, comme tous les « Ailleurs » de rêve, doit être bien racontée et bien pensée par les Africains du dehors et du dedans ; que l'évolution de l'Afrique dépend également de la compréhension que l'on peut en avoir de l'extérieur. La nouvelle conscience historique africaine doit finalement conduire à la conviction et à l'espoir que grâce aux pluies incessantes de sang frais des morts, des larmes de douleur et d'amour « le Sahel peut reverdir et les Sahéliens manger à leur faim ». Mais la partition de cette mélodie qui conduira demain l'Afrique aux acquis du développement peut aussi s'écrire « Ailleurs » sur les lieux de l'immigration de la diaspora africaine postcoloniale disséminée à travers le monde.

Notes

1. C'est le premier roman de la Sénégalaise Fatou Diome publié chez Anne Carrière à Paris en 2003.
2. Résumé éditorial sur la dernière couverture de l'ouvrage de Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.
3. http://www.webphilo.com/textes/voir.php?numero=453061835 (site visité le 15 juillet 2008)

Ouvrages Cités

ALBERT, Christiane. *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris : Karthala,1999.
BARTHES, Roland. « Littérature et signification ». *Essais critiques.* Paris : Seuil, 1964.
DIOME, Fatou. *Le Ventre de l'Atlantique.* Paris : Anne Carrière, 2003.
GONFOND, Claude. « *Au temps du fleuve amour* d'Andreï Makine ou le désir d'ailleurs ». *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*. Ed. Anissa Talahite-Moodley. Ottawa : Les PU d'Ottawa, 2007 : 260.
GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph Courtés. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage.* Paris : Hachette, 1993.
HAMON, Philippe. *Texte et idéologie.* Paris : PUF, 1984.
http://www.webphilo.com/textes/voir.php?numero=453061835 (site visité ce 15 juillet 2008).
JOUVE, Vincent. *L'effet-personnage dans le roman.* Paris, PUF : 1992.
JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception.* Paris : Gallimard, 1978.
LAFFONT-BOMPIANI. *Dictionnaire des œuvres tome V.* Paris : Robert Laffont, 1990.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334

MEMMI, Albert. *Portrait du décolonisé arabo-musulman et quelques autres.* Paris : Gallimard, 2004.
MERLEAU-PONTY, Maurice. *La prose du monde.* Paris : Gallimard, 1969.
RICŒUR, Paul. *Temps et récit 2. La configuration dans le récit de fiction.* Paris : Seuil, 1984.
ROBERT, Marthe. *Roman des origines et origines du roman.* Paris : Gallimard, 1972.
SULEIMAN, Susan Robin. *Le roman à thèse ou l'autorité fictive.* Paris : PUF, 1983.
TALAHITE-MOODLEY, Anissa. *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones.* Ottawa : Les PU d'Ottawa, 2007.

Jean-Christophe L. A. KASENDE enseigne au Département de Français de l'Université Dalhousie au Canada. Titulaire d'un doctorat en littérature francophone de l'Afrique subsaharienne et des Caraïbes de l'Université d'Ottawa (Canada), il est également spécialiste de la didactique du français et de la linguistique appliquée à l'enseignement du français langue seconde (Université nationale du Zaïre, actuelle RDC). Il s'intéresse aux études postcoloniales en littérature, aux théories linguistiques appliquées au discours littéraire et à la critique comparatiste pour l'analyse de la quête identitaire, de l'expression interculturelle et de la rupture discursive en littérature francophone. Auteur de deux ouvrages (*Le roman africain face aux discours hégémoniques*. Paris : Harmattan, 2001, 313 pages et *Entrepreneuriat et intégration des Canadiens issus de l'immigration : cas des Québécois d'origine africaine*. Montréal : Éditions Les 5 Continents, 2003, 171 pages), il a aussi publié plusieurs articles théoriques et critiques sur la littérature francophone d'Afrique et des Caraïbes.

© University of Louisiana at Lafayette
ISSN 1093-9334